

Communication de Madame Colette Westphal



Séance du 10 novembre 2017



Les extases littéraires. Inspiration et écriture

Qu'est-ce que l'inspiration ? D'où vient ce souffle créateur qui anime la plume de l'écrivain, suscite les idées, façonne les personnages, tisse les fils du récit, suggère les mots et leur agencement ? Outre le lexique du souffle, la métaphore de l'illumination est souvent requise pour rendre compte de ce phénomène mystérieux. De manière secrète et imprévue, les mots se pressent au bout de la plume, avec l'évidence lumineuse de leur justesse. C'est cela qu'il faut dire. Mais qui parle ? L'auteur lui-même ou un autre à travers lui ? C'est toute la question de la création artistique, qui a reçu de multiples réponses de l'Antiquité à nos jours. Les approches psychologiques soulignent la proximité du génie avec la folie. Elles se sont intéressées aux peintres plus qu'aux écrivains, en témoigne la multitude de travaux consacrés à Van Gogh. Ma communication concernera le domaine littéraire, à travers une étude peu connue que le psychiatre Pierre Janet a consacrée au dramaturge Raymond Roussel, ou plus exactement à un épisode particulier de sa vie que Janet qualifie d'extase littéraire.

Qui est Pierre Janet ?

Né en 1859 à Paris, mort en 1947, Pierre Janet est un philosophe et psychiatre français contemporain de Freud. Après une agrégation de philosophie – il est condisciple d'Henri Bergson – il entreprend une formation médicale afin d'accéder aux méthodes cliniques qui lui ouvriront l'exploration scientifique

du psychisme. Il est nommé par Charcot à la tête du laboratoire de psychologie expérimentale à la Salpêtrière. Là, Janet collecte l'observation fouillée d'une grande mystique sujette aux extases. Le cas Madeleine constitue le point de départ d'un volumineux traité publié en 1926 sous le titre *De l'angoisse à l'extase*. Janet tente de théoriser de manière rationnelle, en termes psychologiques, les états d'âme de Madeleine qui oscille entre désespoir, doutes obsédants et béatitude radieuse. Intrigué par le passage inattendu du doute à la certitude chez sa patiente, il constate qu'il existe des formes non religieuses d'extases, qu'il qualifie de laïques, et parmi elles des extases littéraires. Pour illustrer son propos, Janet rapporte des fragments d'une autre observation, celle de Raymond Roussel, un poète et dramaturge déroutant, voire illisible, en qui André Breton verra un précurseur du surréalisme et la figure du génie incompris.

Qui est Raymond Roussel ?

Né en 1877, mort tragiquement en 1933, il hérite d'une fortune familiale qui le dispense d'avoir à assurer sa subsistance. Après une formation musicale, il décide de consacrer sa vie à la poésie. Son écriture énigmatique, basée sur les homonymies et les emboîtements, résulte d'un jeu de contraintes formelles qui évoluera vers une dislocation des mots. Son goût pour les combinaisons logiques s'exprime aussi dans sa passion des échecs. Grand admirateur de Jules Verne, de ses voyages extraordinaires et de ses machines fabuleuses, Roussel se déplace beaucoup mais sans aucun souci de confrontation avec la réalité. Il mène une vie de dandy, très ritualisée, avec des habitudes bizarres sur le plan alimentaire et vestimentaire. Sa consommation excessive de barbituriques le conduit à se faire désintoxiquer, sans succès. Il est retrouvé mort d'un surdosage, sans doute volontaire, dans une chambre d'hôtel à Palerme, précisément l'hôtel où séjournait Wagner quand il a composé *Parsifal*, ce qui n'est pas un hasard.

Pourquoi Raymond Roussel rencontre-t-il le Dr Janet ?

Les circonstances exactes de leur rencontre restent imprécises dans l'ouvrage de Janet, mais Roussel y fait référence dans son dernier livre publié en 1935 à titre posthume *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Contrairement à ce qu'annonce son titre, il ne dévoile aucun secret de fabrication, mais reprend mot pour mot certains passages de sa propre observation rédigée par Janet, comme s'il se livrait à un nouveau procédé d'écriture, un jeu de dédoublement où l'écrivain cite le psychiatre qui le cite. D'après cette source, Roussel consulte Janet en 1897. Il a vingt ans et plonge dans un profond désarroi, une « grande crise » dira-t-il rétrospectivement, à la suite d'un échec cuisant. Son livre « La Doublure » n'a aucun succès, alors qu'il en attendait la consécration de son génie. Il décrit ainsi sa réaction : « Quand La Doublure parut le 10 Juin 1897,

son insuccès me causa un choc d'une violence terrible. J'eus l'impression d'être précipité jusqu'à terre du haut d'un prodigieux sommet de gloire». Pourquoi ce jeune homme tombe-t-il d'aussi haut, au sens propre du terme? Janet explore les conditions d'écriture du livre incriminé et remonte à un épisode inaugural qu'il va théoriser sous le vocable d'extase littéraire. Un an auparavant, Roussel éprouve une révélation qui scelle sa destinée: il est appelé à écrire un poème de plusieurs milliers de vers. Il s'y jette à corps perdu avec exaltation. Il assiste à la fulgurance de sa pensée, presque étranger à lui-même, dans un mélange d'enthousiasme et d'intranquillité, happé par un flot qu'il ne contrôle pas. «Ce que j'écrivais était entouré de rayonnements, je fermais les rideaux car j'avais peur de la moindre fissure qui eut laissé passer au dehors les rayons lumineux qui sortaient de ma plume [...] Mais j'avais beau prendre des précautions, des rais de lumière s'échappaient de moi et traversaient les murs, je portais le soleil en moi et je ne pouvais empêcher cette formidable fulguration de moi-même [...] J'étais à ce moment dans un état de bonheur inouï, un coup de pioche m'avait fait découvrir un filon merveilleux». La thématique de l'illumination est ici manifeste. On comprend mieux l'effondrement de l'auteur face à l'indifférence ou l'hostilité des critiques qu'il n'attendait pas. Janet rapproche l'expérience initiale de Roussel d'autres extases littéraires connues dans l'histoire. Trois philosophes retiennent son attention.

Plotin, Rousseau et Nietzsche.

Chez Plotin, philosophe de l'Antiquité tardive, l'extase n'a rien de sensuel. C'est au contraire un voyage transcendant de l'intelligence qui s'élève vers un absolu fondateur. En un éclair, l'âme dépasse les illusions de la sensibilité et de la temporalité pour accéder au fonds caché de l'esprit. L'extase est un moyen d'accès à l'unification de termes éparpillés. Rousseau, dans une lettre à Malesherbes, évoque son extase au bois de Vincennes. En 1749, au décours d'une visite qu'il rend à Diderot enfermé dans le donjon de Vincennes, il est interpellé par une question, celle de savoir si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. Et là, sous un chêne, jaillissent les thèmes qui fonderont ses discours sur l'inégalité et l'éducation. «Mon esprit était ébloui de mille lumières, des foules d'idées vives se présentaient à la fois. Ah! Si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre».

Comme Rousseau, Nietzsche est un philosophe marcheur. Contrairement à Plotin, l'extase est pour lui un phénomène essentiellement corporel. C'est dans et par le corps que naissent les idées philosophiques. Nous y reviendrons.

Dans son traité «De l'angoisse à l'extase», Janet ne mentionne aucun autre cas de poète, sans doute parce que ce domaine lui est moins familier que la

philosophie. On pense bien sûr à Rimbaud, dont un recueil s'appelle précisément « Illuminations » et à sa formule devenue un poncif psychanalytique : « Je est un autre ». Élargissons la citation : « Je est un autre [...] Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène ». La pensée éclot au plus profond de soi tout en étant étrangère à soi et saute sur la page. Mais l'état de grâce n'est ni durable, ni reproductible sur commande. Le drame de Roussel est de vouloir le retrouver à tout prix. La question se pose d'ailleurs de savoir s'il ne s'est pas trompé de vocation tant ses aptitudes musicales semblaient plus prometteuses que ses dons pour la versification. Janet, on le verra, insiste sur la certitude inébranlable de son patient d'être un grand poète, comme s'il jouait un personnage auquel il avait fini par s'identifier totalement.

D'où vient l'inspiration ?

Nous distinguerons quatre réponses classiques et celle de Janet.

L'inspiration vient des dieux

Par le truchement des Muses ou par l'action d'une folie d'essence divine. L'Odyssée commence par une invocation : « ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif : celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra, voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages, souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme sur la mer pour défendre sa vie et le retour de ses marins [...] A nous aussi, fille de Zeus, conte un peu ses exploits ! » Selon Hésiode, les Muses, neuf sœurs, sont filles de Zeus et de Mnémosyne, déesse de la mémoire. Par leur chant, elles transforment le poète en voyant, détenteur d'un savoir. Elles lui transmettent la connaissance du passé, du temps des héros dont le récit fonde l'épopée. La parole inspirée du poète représente la seule parade contre l'oubli, générateur de forces destructrices. C'est tout le combat d'Ulysse contre les Sirènes, muses déchues dont le chant vise à le rendre amnésique, donc errant sans retour possible. Pour Platon, l'inspiration procède de la folie, plus exactement d'une certaine forme de folie d'essence divine. « Le fait est que les biens les plus grands nous viennent d'une folie qui est, à coup sûr, un don divin ». (Phèdre) Sans inspiration divine, la poésie n'est qu'une technique, un exercice de style sans âme. Outre la poésie, la folie d'essence divine s'exprime selon trois autres modalités : le don de prophétie ; les pratiques de guérison, rituelles ou initiatiques ; l'amour, une folie donnée aux hommes « pour le plus grand bonheur ». Affirmation de Platon en forme de viatique pour la seconde hypothèse :

L'inspiration vient du cœur

Grand thème romantique. Dans son conte oriental *Namouna*, Alfred de Musset désigne expressément le cœur comme source d'inspiration et interlocuteur privilégié. « Sachez-le, c'est le cœur qui parle et qui soupire lorsque la main écrit ». L'acte poétique suppose une forme de blessure requise par la créativité : « Frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie ». Le génie n'est pas dans la tête. Est-ce à dire que l'inspiration vient des femmes ? La Muse antique peut s'incarner dans une figure influente, parfois cachée mais déterminante dans le potentiel créatif d'un auteur. On parle alors d'une égérie. A l'origine Égérie est une nymphe, conseillère nocturne d'un roi mythique, secondairement transformée en source. Balzac est le premier à utiliser le nom commun dans « *La cousine Bette* ». Les exemples sont nombreux dans le domaine artistique ou politique. Sur le plan littéraire, on peut citer Béatrice, l'inspiratrice de Dante, ou Régine, celle de Kierkegaard. Dans les deux cas, il s'agit de femmes idéalisées, sublimées dans un au-delà de la relation charnelle. Nettement plus incarnée, je retiendrai l'exemple de Lou Andréas Salomé (1861-1937), femme de lettres allemande d'origine russe, qui éblouit tour à tour Nietzsche, Rilke et Freud. Au philosophe, elle inspire le thème de Zarathoustra ; au poète, elle suggère de transfigurer son mal de vivre en vers ; au psychanalyste, elle amène des conceptions théoriques originales. Lou Andréas Salomé, plus qu'une croqueuse d'hommes, semble dotée d'un pouvoir de sourcière, de muse accoucheuse. Elle fait advenir les ressources singulières de ses partenaires, sans doute parce que son intelligence se double d'une sensibilité fine et d'un enthousiasme communicatif.

L'inspiration vient du corps

Nietzsche n'aurait guère apprécié la notion d'extase littéraire à son propos. A ses yeux, l'inspiration n'est qu'un mythe dans la mesure où il n'y a pas d'arrière-mondes. La philosophie est ce qui transforme les états de santé du corps en états de pensée. « Nous avons pour habitude, écrit-il dans *Le Gai Savoir*, de penser au grand air, en marchant, en sautant, en escaladant, en dansant, de préférence sur des montagnes solitaires ». D'ailleurs, ajoute-t-il, « seules les pensées que nous avons en marchant valent quelque chose ». Le siège de l'enthousiasme n'est pas l'esprit mais le corps. Les marathoniens connaissent cette forme d'euphorie générée par une activité musculaire intense. De même, chacun peut faire l'expérience d'une pensée ralentie par une digestion pesante... Mais qu'en est-il de la douleur ? Est-elle un frein ou un aiguillon ? Deux réponses opposées face à la situation d'une rage de dent. Quand Freud théorise le narcissisme, il prend précisément la douleur dentaire du poète comme modèle de reflux libidinal sur le moi. « Son âme se resserre au trou étroit de sa molaire ». L'inspiration du poète se tarit parce que son horizon s'est réduit à sa carie. A l'inverse, vivant une situation analogue, *Le Clézio* produit un petit livre remarquable intitulé *Le jour*

où *Beaumont fit connaissance avec sa douleur*. Dans ce texte autobiographique, l'écrivain se livre à une poétisation des assauts douloureux et sublime la rage de dent en matériau littéraire.

L'inspiration vient de l'inconscient

L'extase, en tant que transport hors de soi, est un état qu'ont recherché les surréalistes pour accéder à un au-delà de la réalité, à une sur-réalité selon le terme emprunté à Guillaume Apollinaire. Le chef de file de ce mouvement artistique est André Breton, qui a débuté des études médicales et s'est intéressé à la maladie mentale, notamment à l'hôpital psychiatrique de Saint-Dizier où il est affecté en 1916. Il y découvre ce qui deviendra l'art brut, c'est-à-dire la production littéraire ou picturale des malades internés. Il décide finalement d'abandonner la médecine en 1920 pour se consacrer à la poésie, mais reste très marqué par sa pratique en temps de guerre. Avec Aragon et Soupault, Breton crée une revue anticonformiste, *Littérature*, puis publie en 1924 le *Manuel du Surréalisme*. L'ambition est de libérer l'esprit de son carcan rationnel et formel, en laissant le champ libre à l'imagination, au rêve, à la folie, au merveilleux. « Je crois, écrit Breton, à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue ». Il fustige l'écriture réaliste, incarnée à ses yeux par le romancier Anatole France, qu'il accuse de tirer la littérature vers le bas, alors que l'art doit ouvrir l'esprit à la face cachée des êtres et des choses. Pour rejoindre cette sur-réalité, les écrivains et les artistes expérimentent sur eux-mêmes les états de conscience modifiés induits par l'absinthe, l'opium, l'hypnose, la magie, les mises en situations insolites ou transgressives. Moins sulfureuse, l'écriture automatique sera un procédé destiné à saisir la pensée à l'état brut. André Breton raconte : « Un soir, avant de m'endormir, je perçus, nettement articulée au point qu'il était impossible d'y changer un mot, mais distraite cependant de tout bruit de voix, une assez bizarre phrase qui me parvenait [...] phrase qui me parut insistante, phrase oserais-je dire qui cognait à la vitre ». Tel est le principe de l'écriture automatique : laisser venir ce qui cogne à la vitre et l'écrire vite, très vite, sans laisser le temps à la raison de jouer le formalisme ou la censure, sans rature ni correction.

Rappelons que l'automatisme est dans l'air du temps. Le XIX^e siècle a été une période marquée par le spiritisme et la tentative de capter des messages venus d'ailleurs. Victor Hugo faisait tourner les tables... L'intérêt pour le rêve, la folie, les tréfonds de la pensée, ne pouvait qu'attirer les surréalistes du côté de la psychanalyse naissante. Mais Freud, bien que sollicité par Breton, restera distant. Il ne comprend pas très bien les idées et les positions de tels personnages extravagants adeptes de l'amour fou, de l'onirisme débridé, de la

dérision insolente et de la contestation permanente. Sa réticence va surtout aux méthodes utilisées et à leur finalité de confondre le réel avec l'imaginaire. Pour Freud, la psychanalyse est une science qui n'a rien à voir avec les paradis artificiels ni avec la révolution. L'inconscient freudien n'est pas l'inconscient surréaliste.

Contrairement à Janet, Freud ne s'est pas intéressé aux extases. Il reconnaît que la mystique et la musique sont deux domaines qui lui sont restés étrangers. Là où les surréalistes décrivent une dilatation du moi, Freud théorise une régression vers une pensée infantile, régie par le principe de plaisir et la toute-puissance. S'il n'a jamais débattu de ces questions avec André Breton ni même avec Pierre Janet, Freud a par contre entretenu une correspondance suivie avec Romain Rolland à propos du « sentiment océanique ». Notion proche de l'extase, issue de l'hindouisme, qui désigne une sensation à la fois spatiale et temporelle de franchissement des limites. Romain Rolland connaît une illumination en 1887 devant sa table à l'École normale supérieure, en lisant Spinoza. Il défend la coexistence de l'intuition avec la rationalité dans la pensée et affirme la fécondité du sentiment océanique qui présiderait, selon lui, à tout mouvement créateur.

L'inspiration est une croyance absolue

Retour à Janet. L'extase n'est ni divine, ni corporelle, ni spirituelle. Elle est avant tout l'expression d'une « croyance exagérée heureuse ». Elle repose donc sur trois piliers : en tant que croyance, c'est une idée qui se réalise ; exagérée, elle outrepassa les limites de la raison ; heureuse, elle s'accompagne d'un sentiment de joie. Dans l'extase, qu'elle soit religieuse ou littéraire, le doute ou la délibération n'ont plus cours. L'adéquation est parfaite entre le mot et la chose. La croyance est absolue : elle est devenue certitude, vérité immuable. D'où la béatitude et la disparition de l'angoisse.

Une première manifestation de la croyance exagérée est « la foi dans l'histoire continuée », que l'on peut définir comme une prophétie autoréalisatrice, faisant ce qu'elle énonce. C'est un acte performatif de la pensée, qui suspend l'écoulement du temps. L'éclair de l'instant rejoint l'éternité. Roussel passe sa vie à vouloir éterniser son épisode solaire. « Il y a en moi une gloire immense en puissance comme un obus formidable qui n'a pas encore éclaté [...] J'arriverai à des sommets immenses et je suis né pour une gloire fulgurante ». Roussel célèbre sa propre gloire sans aucune gêne et compare son destin à celui des grands hommes : « J'étais l'égal de Dante et de Shakespeare ».

De tels propos illustrent le deuxième aspect de la croyance absolue : « la croyance au personnage ». Il y a collusion totale entre le sujet et le rôle qu'il s'attribue. Madeleine la mystique en extase s'identifie au Christ en Croix au point d'en reproduire les stigmates ; Roussel revêt la posture du poète génial puisqu'il

sait en être un. Les expressions langagières courantes telles que « s'y croire » ou « se prendre pour » rendent parfaitement compte de cette forme d'identification totale et achevée qu'est la croyance au personnage. Malheureusement, la crise de gloire et de lumière s'effondre rapidement sur une dure réalité. Roussel enrage, mais rien n'y fait : l'écriture devient laborieuse, les poèmes ne sont salués que par quelques initiés et les adaptations au théâtre, pourtant spectaculaires, soulèvent des scandales. Janet en déduit la fonction de l'extase littéraire. Face au vertige du vide, à l'effolement devant la page blanche ou l'amoncellement de feuillets jetés au panier, l'extase opère une traversée de l'angoisse, un mode de résolution qui la transforme en son contraire, en exaltation productive. L'approche de Janet favorise l'explicitation des mécanismes psychologiques plus que la recherche de procédés thérapeutiques autres qu'une écoute respectueuse et bienveillante, ce qui n'est déjà pas si mal. Son traité « De l'angoisse à l'extase » ne comporte aucun chapitre consacré au traitement.

Que proposerait la psychiatrie actuelle à Raymond Roussel ?

L'alternance de périodes heureuses et malheureuses orienterait le diagnostic vers les troubles bipolaires. Cent ans après Janet, la question qui se poserait au médecin est de savoir s'il est indiqué ou non de prescrire un médicament normothymique, c'est-à-dire une molécule qui normalise l'humeur. Que devient le génie créateur quand les oscillations s'estompent sur une ligne moyenne, normée, sans excès mais sans relief ? Le courant antipsychiatrique a préconisé de laisser le patient vivre son expérience singulière. Mais l'exaltation n'est pas toujours porteuse de créativité, qu'elle peut annihiler par une dispersion stérile. À l'opposé, les accès de vide et doute sont parfois des terreaux propices à de futures trouvailles, parfois des effondrements mortifères. C'est donc au cas par cas, et de préférence en coopération avec le patient lui-même, que se décidera l'indication ou l'abstention thérapeutique.

Pour conclure, il convient de souligner le caractère exceptionnel des extases littéraires. Nombreux sont les auteurs qui connaissent un mode d'écriture moins brillant, plus tempéré, voire besogneux, au prix d'un travail régulier, plus ou moins ritualisé. Mais tous aimeraient connaître l'illumination susceptible de rendre l'écriture fluide et foisonnante ! Ce qui pourrait influencer la création littéraire de nos jours réside dans l'utilisation croissante de l'ordinateur. Le recours au clavier change-t-il la manière de penser et de s'exprimer ? En tout état de cause, cette pratique amènera la disparition des manuscrits, avec leurs ratures, ajouts, annotations qui sont de précieux indices d'élaboration d'un écrit, à l'instar des repentirs sur un tableau. Une perte pour les bibliothèques et les recherches historiques...

Bibliographie

- Breton A. (1924), *Manifeste du surréalisme*, Folio essais, Gallimard.
- Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 89.
- Garrabé J. (2008), « Martial, ou Pierre Janet et Raymond Roussel », *Annales médico-psychologiques*, 166, 3, p. 225-231.
- Janet P. (1926), *De l'angoisse à l'extase*, Société Pierre Janet, 1975, 2 tomes.
- Le Brun A. (1994), *Vingt mille lieues sous les mots*, Raymond Roussel, Pauvert.
- Le Clézio J.M.G., « Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur », *Mercur de France* (1965).
- Platon, *Phèdre*, Flammarion, 2004.
- Vermorel H. et M. (1993), *Sigmund Freud et Romain Rolland*, correspondance 1923-1936, PUF.